

# Les artistes en exil « dans une fragilité extrême »

Rencontre avec les fondateurs d'un atelier parisien qui accueille des artistes réfugiés et demandeurs d'asile

## ENTRETIEN

**L**e tout jeune Atelier des artistes en exil se verra décerner le prix Culture pour la paix par la Fondation Chirac et la Fondation culture & diversité, le 18 décembre, au Musée du quai Branly, à Paris. Ouvert à l'été 2017 dans le 18<sup>e</sup> arrondissement de la capitale, cet espace est un lieu de coworking unique en son genre qui accueille les artistes demandeurs d'asile et réfugiés. Rencontre avec ses deux fondateurs, Judith Depaule et Ariel Cypel, à l'occasion de la deuxième édition de leur festival pluridisciplinaire, Visions d'exil, qui se déploie sur quatre lieux d'Ile-de-France – le Palais de la porte Dorée, la Cité internationale des arts, le MAC/Val et le Théâtre-Séant – jusqu'au 2 décembre.

**Une exposition au ministère de la culture en 2017, des participations à la Nuit blanche ou à la Foire internationale d'art contemporain (FIAC) cette année, un festival qui prend de l'ampleur, et maintenant ce prix. Comment analysez-vous la réussite et la reconnaissance du travail de l'Atelier des artistes en exil ?**

**Judith Depaule :** Il est clair qu'il y avait une nécessité ! Mais on ne s'attendait pas à ce que ça suscite autant d'intérêt. Nous sommes effectivement de plus en plus sollicités et repérés, et ce qu'on a

créé nous dépasse. En même temps, on s'interroge sur l'avenir. Le travail est exponentiel, les artistes continuent à arriver, or on reste dans une fragilité extrême parce qu'on ne sait pas où l'on va pouvoir poursuivre notre activité dans quelques mois.

**Ariel Cypel :** L'autre paradoxe, c'est que, même si ça marche très bien, la situation des réfugiés se dégrade. Ce qui veut dire aussi que la prise en charge est beaucoup plus lourde pour nous. Je donne un seul exemple : on a une chanteuse sahraoui et sa fille à l'Atelier depuis cinq jours, qui essaient, sans succès pour l'instant, de joindre le numéro obligatoire pour commencer une procédure d'asile. Alors oui, l'Atelier brille un peu de mille feux, mais les gens dont on s'occupe sont dans une situation de plus en plus précaire. La question de l'hébergement s'aggrave également. Les réfugiés qui ont été régularisés ont trois mois pour trouver un logement, et ensuite, c'est la rue. On a beaucoup de personnes en demande alors même que l'accompagnement artistique sollicite déjà beaucoup de temps, d'énergie et d'attention.

**Combien d'artistes fréquentent l'Atelier, et quels sont vos effectifs aujourd'hui ?**

**A. C. :** On a à peu près 200 artistes inscrits, sachant que tous n'ont pas la même intensité d'activité ni les mêmes besoins d'espace ou de matériel.

**J. D. :** On est dix personnes encadrantes, et on a plusieurs services civiques, plus des stagiaires et des bénévoles. En termes de bénévoles, ça varie entre 30 et 100, là, pour le festival, et ça comprend toutes les personnes qui sont dans l'accompagnement juridique, psychologique et social. On a aussi engagé une coordinatrice pour l'école de français que l'on a ouverte en avril. Elle a lieu tous les matins, avec comme point d'entrée l'enseignement du français par l'art et un programme artistique assorti de sorties culturelles et d'interventions de professionnels de la culture. Il y a aussi des interventions pour apprendre l'oralité, la prononciation, et quand les personnes ont déjà un bon niveau, des écrivains les font travailler sur l'écriture.

**Quelle est votre limite ?**

**J. D. :** On pourrait imaginer que, si l'équipe se renforçait, on pour-

**« L'Atelier brille un peu de mille feux, mais les gens dont on s'occupe sont dans une situation de plus en plus précaire »**

ARIEL CYPEL  
cofondateur

rait toujours accueillir de nouvelles personnes. Bien sûr, il y a le problème des locaux. On commence à être très à l'étroit dans nos 1 000 mètres carrés, alors même que l'on devra déménager au printemps. Le bâtiment où nous sommes va être détruit car il y a un projet immobilier derrière, c'est le contrat que nous avons signé en y entrant. On a

donc encore environ quatre mois devant nous pour trouver un nouveau lieu. C'est compliqué de trouver des espaces dans Paris, et, en même temps, ils existent.

**A. C. :** Nos rapports avec le promoteur immobilier qui nous a accueillis sont excellents. Il est attaché au projet, nous soutient et nous recommande dans nos recherches dans le privé. On a aussi fait une demande officielle de locaux à la Ville de Paris.

**Et un lieu qui vous hébergerait en banlieue n'est-il pas envisageable ?**

**J. D. :** Non, parce que la plupart des artistes viennent déjà de banlieue. Quand on vient de Meaux ou de Sartrouville jusqu'au centre de Paris, on imagine mal repartir dans une autre banlieue, puis refaire le même chemin. Entre bus et RER, pour certains, c'est déjà une expédition. On perdrait des artistes.

**Il y a quelques semaines, Tim Cook, le patron d'Apple, venu à Paris pour rencontrer Emmanuel Macron et des start-up, a fait un détour par l'Atelier. Comment cette visite s'est-elle organisée ?**

**J. D. :** Nous avons eu un premier contact avec une personne de chez Apple qui a pensé que l'Atelier intéresserait Tim Cook. Il est donc venu vers nous assez simplement, à la découverte d'un endroit. Il a passé une heure à l'Atelier en prenant un temps avec un certain nombre d'artistes, en regardant leur travail et en écoutant leur histoire, leur parcours. Il a été dans l'écoute de chacun avant toute chose. Je pense que le fait que le père de Steve Jobs, le fondateur d'Apple, ait été un émigré syrien aux Etats-Unis n'est pas étranger à l'intérêt qu'il porte à un endroit pareil, surtout dans le contexte américain actuel. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR  
EMMANUELLE JARDONNET